

Dernier cri malgré lui

Image
Et si le nouveau conseiller fédéral, surnommé la «souris grise», incarnait en réalité l'homme politique des temps nouveaux?

Anna Lietti

Nous voici donc avec, pour nouveau Conseiller fédéral, un homme qui semble concentrer tous les ingrédients de la suissitude la plus poussièreuse, c'est-à-dire qu'il se définit d'abord par ce qu'il n'est pas: pas médiatique, pas mondain, pas magouilleur.

Et pas démonstratif: «Un conseiller fédéral n'est pas élu pour montrer sa joie», s'est empressé de préciser Didier Burkhalter lors de sa première conférence de presse mercredi. On comprend par là qu'il est, malgré sa relative jeunesse, un homme de la vieille école qui n'a pas lu Damasio*, croit encore en l'existence d'une raison pure et considère comme une faiblesse de montrer ses émotions.

Nous voici donc déjà en train de nous livrer à notre exercice préféré d'autoflagellation collective: nous, les Suisses, incapables d'élire autre chose qu'une «souris grise».

Haut les cœurs! En réalité, Didier Burkhalter est à bien des égards un politicien d'avant-garde. Voyez comment, cet été, nous avons pu suivre pas à pas ses hésitations à se lancer dans la course au Conseil fédéral: à ce «choix de vie», il ne voulait pas sacrifier sa famille.

Exprimer ses doutes, soupeser la divergence d'intérêts entre carrière et famille, voilà qui tranche avec l'image du mâle politique encore dominant, mais pas pour longtemps: «Aujourd'hui, contrairement à hier, le fait de parler



Avec son père, sa femme et ses trois enfants. Le conseiller fédéral Didier Burkhalter a largement exprimé sa préoccupation de ne pas sacrifier sa famille à sa carrière. BERNE, 16 SEPTEMBRE 2009

publiquement de sa vie privée peut être valorisant pour un politicien, analyse Lorena Parini, politologue et chercheuse en études de genre à l'Université de Genève. D'autre part, le fait que Didier Burkhalter ait choisi d'exprimer publiquement ses doutes n'est pas anodin: l'homme politique traditionnel se devait d'avoir l'air de tout maîtriser.»

Vu de Paris, notre nouveau conseiller fédéral fait carrément figure de politicien dernier cri: «Vous savez, en France aussi on est dans le refus du «bling-bling», explique la coach en image Aude Roy. C'est perceptible même visuellement, dans les accessoires: on retire l'apparat, on se fait discret sur les boutons de manchette, on remplace les stylos en or par

d'autres en acier brossé. On n'en peut plus des images médiatiques surfaites, on veut des valeurs, des actes.»

A cet égard, Didier Burkhalter surmonte haut la main l'épreuve de l'œil critique d'Aude Roy:

«On sent qu'il n'a rien à cacher et par les temps qui courent, ça vaut de l'or!»

«L'image de cet homme parle de solidité, de sobriété, d'authenticité. On sent qu'il n'a rien à cacher et par les temps qui courent, ça vaut de l'or! Ce qu'on retient en le voyant, c'est une impression de

transparence, d'ouverture. Même ses cols de chemise vont dans ce sens, le col italien étant le plus ouvert. Il n'y a guère que le nœud de cravate qui pourrait être mieux adapté: avec un col italien, un double nœud windsor apporterait plus de rondeur.» Voilà donc le bon vieux «swiss style» devenu furieusement tendance. C'est ce qui est bien avec la mode: il suffit d'attendre et elle (re) vient à vous.

Tout de même: n'est-il pas paradoxal de pousser la réserve jusqu'à ne pas montrer sa joie d'être élu et, dans le même temps, d'être fier de son statut? Le doute n'est-il pas ce qu'un politicien a de plus intime? N'y a-t-il pas de l'impudeur à en faire part?

«Il est vrai, note Lorena Parini, que, face aux hésitations de Didier

Burkhalter, on pouvait se dire: ça ne nous regarde pas. Soit il brigue le poste soit il y renonce, mais on ne va pas lui tenir la main pendant qu'il se décide. L'expression de ses doutes a donné de lui une image humaine, mais c'est une arme à double tranchant.»

Aude Roy acquiesce: «Le doute rend humain, mais il ne rassure pas. Or, pour être suivi, il faut rassurer.» Entre l'image du capitaine sans boussole et celle du décideur obsessionnel compulsif, la voie est étroite. Pour Didier Burkhalter, concluent nos analystes, tout dépendra de son comportement ces prochains mois: «Si, maintenant qu'il a fait son choix, il l'affirme et il l'assume, il sera crédible», prédit Aude Roy.

A vrai dire, la conseillère en

image parisienne ne décèle qu'un point noir dans le profil du nouveau conseiller fédéral: son refus d'exprimer la moindre émotion, si contradictoire avec les autres aspects de sa personnalité. «Là, il a tort! On peut être un homme d'Etat remarquable, c'est l'humanité qui fait le lien avec le public. Si Churchill ou De Gaulle ont mobilisé les foules, c'est qu'ils ont su les toucher.»

Mais au fait: le doute est-il une émotion? Non, un «état d'esprit» selon le Robert. Nuance.

* Auteur de *«L'Erreur de Descartes»*, Antonio Damasio est un neurobiologiste américano-portugais célèbre pour avoir montré comment les émotions fondent l'intelligence.

Retouches

Pas sérieux



Sylvie Arsever

On croit tout savoir mais on peut toujours apprendre. Prenez l'élection de Didier Burkhalter au Conseil fédéral mercredi. Inutile de dire que j'ai suivi la manœuvre avec passion.

L'enjeu, d'abord, était tétanisant: l'Assemblée fédérale avait la lourde responsabilité de choisir entre un représentant du centre droit situé plutôt à droite du centre droit, un représentant du centre droit situé plutôt à gauche de la droite et un représentant de la droite situé à droite du centre droit. Le suspense était difficilement supportable.

Et puis, quel spectacle! L'ascenseur, à certains moments, voyageait si vite d'un groupe à l'autre qu'on avait de la peine à suivre. Les intrigues de couloir étaient devenues si byzantines qu'on se croyait à Florence. Les tactiques possibles si nombreuses qu'on se demandait s'il n'y avait vraiment que trois candidats en lice. Bref: tant que ça a duré, ça a tangué.

Le résultat, certes, n'est pas totalement à la hauteur. En termes de scénario, je veux dire. C'est un peu comme lorsque le coupable, dans un film policier, est finalement bien le personnage louche qui attire sur lui tous les soupçons depuis le début. On se demande s'il était vraiment utile de faire tous ces détours pour en arriver là.

Mais, comme je le disais au début, c'était instructif. La télévision m'a ainsi appris que, lors d'une élection au Conseil fédéral, les deux premiers tours de scrutin n'étaient pas sérieux.

Les parlementaires pouvaient, dès lors, voter pour le candidat de leur choix. Ce qu'une journaliste a résumé par cette autre formule: ils peuvent faire parler leur cœur.

Et après, me demanderez-vous? Après, le dernier arrivé est recalé, ce qui signifie qu'on cesse de faire joujou. On se résout à donner sa voix à un type auquel on ne fait qu'à moitié confiance pour barrer la route à un autre dont on se méfie carrément. On file la moutarde au groupe dont on espère le sénat au prochain coup. On fait taire son cœur, qui n'a strictement rien à tripotiller dans une enceinte aussi respectable.

C'est ce qu'on appelle la concordance. C'est, mine de rien, une forme d'ascèse. Pratiquer la concordance implique de renoncer à l'idée de voir un jour triompher ses idées. De savoir qu'on n'en sauvera, au mieux, qu'un décilitre par litre d'eau

consensuelle. Les passer par pertes et profits dans l'espoir de fourguer, le prochain coup, une petite portion d'une autre idée ou risquer le référendum en les imposant à la sournoise.

Sur le plan émotif, c'est très lourd. Et ça permet de mieux comprendre pourquoi, à la longue, les gens qui pratiquent quotidiennement la concordance donnent l'impression de ne plus avoir aucune idée, seulement des calculs.

Tout cela nous amène à saluer la grande clairvoyance du législateur qui a prévu, pour chaque élection au Conseil fédéral, deux tours de scrutin non sérieux. Il faut bien, une fois tous les deux ou trois ans, que les parlementaires puissent rêver. Se payer, suivant les goûts, un petit trip glamour avec la droite décomplexée. Ou saluer la trajectoire trop originale pour mener au pouvoir d'un Dick Marty. Tout compte fait, on n'est pas des bêtes.

Quoi de neuf

L'arme design du pompier moderne

Anthony Chenevard

Grand, lourd, laid et poussiéreux, l'extincteur fait partie de ces objets que l'on juge souvent - à tort - inutiles et qu'on souhaiterait cacher au fond d'un placard. Mais voilà, un feu arrive sans crier gare, et il vaut mieux disposer l'engin de manière visible et accessible en cas de danger. Alors, aussi horripilante qu'elle puisse être, l'éternelle bouteille écarlate doit trouver sa place dans le ménage. Fire Design lui en a donné une. Cette société - née cet été à Villeneuve-le-Roi dans la banlieue parisienne - s'est en effet distinguée en produisant un panel d'extincteurs «customisables». Trois types de robe peuvent habiller la bonbonne. Onze couleurs à choix, du rose criard au beige passe-partout,

composent la ligne «Uni» du produit. La série «Collection» offre quant à elle une dizaine de motifs variés (tacheté vache, damier, pixels, etc.). Enfin la gamme «Luxe»; chrome flamboyant cuivre, argent ou or. Simulacre d'une sculpture de Jeff Koons, aux yeux du voisin crédule. Cerise sur le gâteau, Fire Design propose au client de créer son propre modèle «V.I.P.». Parfait pour équiper les couloirs d'une start-up flamboyante? Hélas non, attention. On ne parle plus d'«extincteur» mais d'«appareil d'extinction», car exempt de consignes au dos. Le premier est obligatoire pour toute entreprise ou bâtiment public. Fire Design, elle, peut servir de renfort et, en l'absence de flammes, faire joli dans une maison. Simple.



Fire Design sur www.fire-design.fr et dans les magasins Cadeau Store ou Fire, à Paris (69 à 139 €).